

Les 150 ans de l'Internationale : une autre commémoration

Emmanuel Jousse*

**Boursier Fernand
Braudel FMSH/
CE-Marie Curie,
Istituto storico
italo-germanico,
Fondazione Bruno
Kessler (Trento)*

Le 28 septembre 1864, au Saint Martin's Hall à Londres, les délégués d'organisations françaises et anglaises, ainsi que des exilés allemands, italiens et polonais, décident la fondation de l'Association internationale des travailleurs (AIT). Cette réunion, au regard de ce qui la précède comme de ce qui lui succède, ne constitue guère une rupture qu'il faudrait commémorer comme telle. Depuis que l'échec du Printemps des Peuples en 1848-1849 a dispersé les germes révolutionnaires aux quatre vents, Londres est devenue une plaque tournante où les proscrits échafaudent des rêves d'émancipation universelle. Le meeting du 28 septembre 1864, acte de solidarité avec l'insurrection polonaise écrasée en 1863, prolonge cette agitation émancipatrice et démocratique. D'un autre côté, la décision des ouvriers français et britanniques de se réunir après l'Exposition universelle de Londres en 1862 n'est pas une déclaration de guerre contre le capitalisme industriel, mais une tentative de trouver des solutions à des problèmes communs, comme la concurrence des ouvriers migrants. La date se fonde ainsi dans une dynamique historique sans commencement ni fin, et les contemporains, mais pour d'autres raisons, contribuent à brouiller les pistes. Pour eux, l'Internationale est l'aboutissement du mouvement ouvrier lui-même : elle ne peut avoir ni fondateur ni date de naissance puisqu'elle est consubstantielle au prolétariat. Ainsi pour Marx, « la fondation de l'Internationale elle-même [...] n'est pas due aux efforts des hommes qui se sont attachés à cette œuvre »¹ ; pour Benoît Malon, « pas plus qu'elle n'a de maître, l'Internationale n'a de fondateurs ; elle est sortie vivante,

1. Karl MARX, « Discours de commémoration du septième anniversaire de l'Association internationale des travailleurs, le 25 septembre 1871 à Londres », *The World*, 15 octobre 1871.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

pleine d'avenir, des nécessités sociales de notre époque et des douleurs croissantes de la classe ouvrière »².

Pour les contemporains, le 28 septembre 1864 ne signifie pas grand-chose ; pour les historiens, la date n'a d'autre valeur que celle, symbolique, d'avoir initié une dynamique qui se prolonge jusqu'au XXI^e siècle. La réunion de Saint Martin's Hall, au fond, est décidée par des ouvriers de métiers qui ressemblent peu aux prolétaires de la grande industrie que les partis et les doctrines socialistes glorifieront³. L'organisation souple qu'ils imaginent alors ne résistera ni au choc de la Commune en 1871, ni aux controverses théoriques, et finira ses jours à Philadelphie en 1876, dans un nouveau monde où le capitalisme trouve une nouvelle jeunesse. Même Marx, dont l'influence idéologique et politique est profondément liée à l'Internationale, reste muet lors de cette réunion⁴. Ni la composition sociologique, ni la réalité institutionnelle, ni les idées exprimées le 28 septembre 1864 n'entrent en résonance avec l'internationalisme ouvrier qui se déploie ensuite, dans la Deuxième Internationale relancée en 1889, dans la Troisième instituée par les bolcheviks en 1919, encore moins dans sa rivale socialiste, l'Internationale Ouvrière socialiste fondée en 1923 ou son héritière actuelle, l'Internationale socialiste depuis 1951. Alors quelle signification peut bien prendre la commémoration du 150^e anniversaire de cette réunion ?

SPLÉNDEURS ET MISÈRES DE L'AIT.

Les origines de l'AIT sont bien connues⁵. La délégation ouvrière française envoyée à l'Exposition universelle de Londres en 1862 avait amplifié ses contacts avec les *trades unions* britanniques, au point de signer un manifeste commun en 1863, encourageant les Français à proposer un congrès international pour l'année suivante. Celui-ci réunit deux mille personnes le 28 septembre 1864 et nomme un Comité provisoire de 21 membres, élu par l'assemblée, dont une partie doit élaborer une déclaration de principes et des statuts provisoires, préalables à la formation de

2. Benoît MALON, *L'Internationale : son histoire et ses principes*, Propagande socialiste, 1872, p. 7.

3. Bernard H. MOSS, *Aux origines du mouvement ouvrier français : le socialisme des ouvriers de métiers, 1830-1914*, Besançon, Presses de l'université de Franche-Comté, 1989.

4. Gian Mario BRAVO, *Marx e la Prima Internazionale*, Roma/Bari, Editori Laterza, 1979, p. 5-10.

5. La dernière synthèse est celle de Mathieu LÉONARD, *L'émancipation des travailleurs. Une histoire de la Première Internationale*, Paris, La Fabrique, 2011. Les documents de la Première Internationale ont été publiés : *La Première Internationale. Recueil de documents publiés sous la direction de Jacques Freymond. Textes établis par Henri Burgelin, Knut Langfeldt et Miklos Molna. Introduction par Jacques Freymond*, Genève, Droz, 1962-1971, 4 volumes.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

sections dans chaque pays. L'initiative semble encore fragile, et « surgit comme le produit d'une convergence momentanée d'intérêts différents »⁶, ceux des *trades unions* attachées à défendre des revendications corporatives⁷, et ceux des ouvriers français qui s'interrogent sur l'articulation entre lutte économique et lutte politique. L'assemblée elle-même est hétéroclite : la séance est ouverte par le Britannique Edward Spencer Beesly, républicain et positiviste ; s'expriment et se côtoient syndicalistes, journalistes bourgeois, proscrits de toutes nationalités. Marx, invité de dernière minute, est encore quantité négligeable alors que les partisans du démocrate italien Mazzini imposent à grandes phrases un premier projet de statuts⁸. Pas pour longtemps : en novembre, le projet est repris par Marx qui prend une part décisive dans la rédaction des *Statuts provisoires* et de l'*Adresse inaugurale*, qui constituent dès lors des textes clés de la pensée marxiste. L'AIT constitue un cadre souple qui laisse une grande marge de manœuvre à chaque section nationale. En France, les sections implantées à Paris, à Lyon et à Caen sont surtout composées d'ouvriers de métier, très influencées par Proudhon. En Belgique, ce sont plutôt les mouvements libre-penseurs, démocratiques et républicains qui dominent. Dans le Jura suisse, l'Internationale s'implante surtout parmi les ouvriers horlogers et typographes organisés en sociétés de secours mutuels ou d'éducation ouvrière. En Allemagne et en Italie, les débats sur l'unité et le rôle que doivent y jouer les ouvriers fait passer l'internationalisme à l'arrière-plan.

L'Internationale ne prend son essor qu'à la fin de la décennie, lorsque des luttes sociales très dures dans les régions textiles et minières encouragent un syndicalisme de résistance, en Belgique en 1869, en France en 1868-1869. La répression des autorités qui condamnent les chefs de l'Internationale fait de l'AIT l'étendard, réel ou supposé, autour duquel se réunissent les ouvriers en grève. L'assimilation permet l'extension géographique du mouvement : en mai 1869, la fondation de la première section barcelonaise fait entrer l'Internationale en Espagne ; la création par August Bebel et Wilhelm Liebknecht en 1869 d'un parti aux statuts proches de ceux de l'AIT marque sa pénétration en Allemagne. Parallèlement à son implantation, l'AIT approfondit son socle théorique au fil de ses congrès. Après avoir dominé les débats aux congrès de Genève (septembre 1866), puis de Lausanne (septembre 1867), les délégués prennent acte de l'âpreté des luttes sociales en reconnaissant la nécessité de la grève et de la coopération ouvrière, et en acceptent l'appropriation

6. Annie KRIEDEL, « L'Association internationale des travailleurs (1864-1876) », in Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme*, Paris, PUF, 1972, volume 1, p. 607.

7. Henry COLLINS et Chimen ABRAMSKY, *Karl Marx and the British Labour Movement. Years of the First International*, London, MacMillan, 1965.

8. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 4 novembre 1864, in Karl Marx et Friedrich Engels, *Collected Works*, London, Lawrence & Wishart, p. 11-18.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

collective du sol, des mines, des carrières, des forêts et des moyens de transport. Ces décisions sont confirmées au congrès de Bâle (septembre 1869).

Ce développement de l'AIT est brisé en 1870-1871 par deux chocs qui en ébranlent considérablement les bases. Le premier est celui de la Commune de Paris, foyer révolutionnaire du 18 mars au 28 mai 1871, que l'Internationale n'encadre pas, mais qui est accompagné, parfois dirigé par ses membres. Elle est donc particulièrement visée par la répression qui suit la Semaine Sanglante : en France, en Espagne, en Italie ou en Allemagne, les sections sont prohibées et pourchassées, et l'organisation dans son ensemble est fragilisée. Certes, on peut reconnaître avec Annie Kriegel que « jusqu'en 1872 [...] le retentissement de l'épopée parisienne développe et fait mûrir une telle conscience de la solidarité ouvrière qu'il fait paradoxalement progresser le rayonnement et l'implantation de l'AIT »⁹. Mais la répression modifie malgré tout les équilibres : c'est désormais le Conseil général de Londres, dominé par Marx, qui prend le pas sur les congrès rassemblant des fédérations dorénavant exsangues ; en septembre 1871, le congrès qui ne peut être réuni est remplacé par une conférence au domicile de Marx lui-même¹⁰. L'échec de la Commune renforce ainsi le deuxième choc, celui de l'opposition frontale entre Marx et Bakounine, qui incarnent deux personnalités et deux cultures, mais surtout deux façons d'envisager l'Internationale et son rôle. Pour Marx, la lutte économique est indissociable d'une lutte politique de conquête et de retournement de l'Etat bourgeois par un parti ouvrier. L'Internationale doit coordonner ces efforts par l'action d'un Conseil général renforcé. Pour Bakounine, la lutte politique et la lutte économique doivent être menées par les masses populaires, qui trouvent en elles-mêmes les formes et les forces d'abolir la société bourgeoise. Groupements professionnels et communes sont les noyaux par lesquels cette révolution doit advenir en toute autonomie. L'Internationale n'est que la fédération de ces efforts : elle doit favoriser les échanges mais ne peut les diriger. S'il couvait avant 1871, le conflit entre ces deux visions (autoritaire contre anti-autoritaire, centraliste contre fédéraliste) devient un duel ouvert après l'échec de la Commune. Le rôle plus important joué par le Conseil général fait immédiatement craindre à Bakounine et à ses partisans une orientation « autoritaire », et la mainmise de Marx sur la conférence de Londres qui remplace le congrès de 1871 est loin d'apaiser ces soupçons, au contraire. En novembre 1871, les sections jurassiennes qui soutiennent Bakounine constituent une fédération contestant ouvertement le Conseil général de Londres. Le Congrès de La Haye en septembre 1872 confirme l'autorité du Conseil général

9. Annie KRIEGEL, « L'Association internationale des travailleurs (1864-1876) », *art. cit.*, p. 619.

10. Miklos MOLNAR, *Le déclin de la Première Internationale : la conférence de Londres de 1871*, Genève, Droz, 1963.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

et exclut Bakounine ; les fédérations jurassienne, italienne, espagnole, américaine et française, se réunissent alors à Saint-Imier et fondent leur propre Internationale anti-autoritaire, avec ses propres statuts et son propre programme. La répression en favorise les thèmes et l'action : la grève générale, l'action révolutionnaire de fédérations et de groupes autonomes, poussée parfois jusqu'à la propagande par le fait et le terrorisme politique, conviennent particulièrement à des groupes clandestins. Et justement parce que l'Internationale anti-autoritaire répond aux contraintes fortes d'une Europe réactionnaire, elle s'affaiblit lorsque celles-ci se transforment. Après des congrès tenus à Genève en 1873, à Bruxelles en 1874, à Berne en 1876 et à Verviers en 1877, l'Internationale anti-autoritaire s'étiolle. L'heure est à la construction nationale dans le contexte de la Grande Dépression, l'action des partis ouvriers se prépare.

Qu'a représenté l'Internationale à cette époque ? Il est vain d'espérer une statistique précise, qui dissipe les ombres de la clandestinité. En tout état de cause, les groupes sont clairsemés jusqu'en 1868-1869 : quelques centaines de membres à Paris, quelques milliers en tout. Le développement qui suit favorise le recrutement, mais ne signifie pas nécessairement une implantation forte : l'adhésion se décide souvent dans le feu d'une grève, pour se perdre une fois le travail repris. Après 1871, les sections s'étiolent, confirmant la tendance d'ensemble : l'AIT est une première forme d'organisation, mais elle n'est pas encore l'armée du prolétariat organisé. La lecture des actes des congrès n'invite pas au triomphalisme non plus : les délégations sont peu nombreuses – jamais plus d'une petite centaine de délégués pour chaque congrès – et représentent un nombre limité de nationalités. L'Internationale doit faire face à de nombreuses contraintes matérielles : l'organisation d'une section locale dépend de la virulence des luttes sociales et de la résolution de militants qui portent l'organisation sur leurs épaules ; l'envoi d'une délégation à un congrès constitue un coût autant pour la section, qui doit financer le voyage, que pour le délégué, qui doit quitter son poste pour quelques jours à ses risques et périls. De ce point de vue aussi, l'AIT a été une formidable période de formation, sans avoir été pour autant une période d'extension.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

L'AIT COMME CHAMP D'EXPÉRIENCE POUR L'INTERNATIONALISME SOCIALISTE.

Voilà précisément en quoi l'AIT a été cruciale dans l'histoire des mouvements ouvriers au XIXe siècle : elle a permis de structurer un champ d'expérience et de formuler un horizon d'attente qui ont marqué l'internationalisme depuis 150 ans.

L'AIT a constitué une école de formation pour tous les militants qui prendront ensuite la tête des partis ouvriers ou socialistes. En France, Jules Guesde et Paul Lafargue, Paul Brousse et Benoît Malon, Jean Allemane et Edouard Vaillant, tous ont adhéré à l'Internationale ou y ont joué un rôle crucial. En Allemagne, August Bebel et Wilhelm Liebknecht, qui ont fait adopter par leur parti social-démocrate les *Statuts* de l'Internationale en 1869, ont été les dirigeants historiques du SPD. Tous sont encore actifs au tournant du siècle, alors qu'ils cèdent le pas à la génération montante des Jaurès et des Millerand, des Bernstein et des Kautsky, formés dans une Internationale renouvelée. Les années de l'AIT sont donc des années d'apprentissage, pour le meilleur comme pour le pire : pour le meilleur puisque les congrès successifs ont permis d'élaborer et d'affiner des concepts axiaux comme « collectivisme », « grève générale », « services publics » ; pour le pire puisque les tensions intellectuelles et personnelles qui écartèlent l'AIT créent des inimitiés qui ne seront jamais surmontées.

Plus qu'une école de formation, l'AIT a constitué un manuel d'application puisqu'elle a défini des procédures et des règles, reprises ensuite dans le fonctionnement des mouvements socialistes. L'organisation des congrès, par exemple, fait l'objet d'une mise en forme progressive qui en font des moments d'expression démocratique : techniques de représentation, rédaction et diffusion des rapports, modération des débats, vote des résolutions, tous ces aspects font l'objet de tâtonnements pragmatiques qui, en définitive, apprennent aux socialistes à organiser leurs assemblées. Là encore, le négatif apparaît nettement : en même temps qu'ils élaborent des normes de discussion, les socialistes apprennent aussi à les contourner. Marx ne sera pas le dernier – ni le premier, d'ailleurs – à construire une majorité par la manipulation raisonnée des procédures. Et lorsque les partis nationaux prennent leur essor entre 1875 et 1895, c'est évidemment l'AIT qui fournit tous les modèles.

Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

Idéologiquement, enfin, l'AIT a imprimé sa marque en esquisant les grandes batailles qui traversent ensuite le socialisme international. Elle a inauguré une succession d'étapes conceptuelles qui, par choix successifs, ont isolé chacun des courants qui partagent les mouvements nationaux. En 1864, l'enjeu principal est de savoir si la classe ouvrière peut – et doit – mener une action politique autonome, indépendante des républicains et des démocrates ; l'adoption des *Statuts* en 1864 tranche la question, et institue l'idée d'une rupture avec la bourgeoisie. La discussion porte ensuite sur l'articulation entre la lutte économique, menée pour défendre des intérêts professionnels, et le combat politique. En d'autres termes, la classe ouvrière doit-elle se maintenir à l'écart de la politique bourgeoise, ou doit-elle la combattre en créant un parti ouvrier ? Tel est le débat qui oppose les collectivistes, partisans de Marx, et les proudhoniens, finalement défaits en 1868-1869, lorsque sont confirmées les résolutions sur la grève générale et le collectivisme. Cette question tranchée, et la nécessité du combat politique reconnue, se pose la question de ses modalités. Comment la classe ouvrière doit-elle s'organiser, et quels doivent être ses moyens d'action ? Telle est, au fond, la question qui oppose Marx et Bakounine, et qui donne naissance au groupe anti-autoritaire, puis anarchiste. Ainsi, par épures successives s'esquissent toutes les grandes tendances qui traversent la gauche d'avant 1914 : un radicalisme préoccupé de réformes sociales, un mouvement « coopérateur », ou « *trade unioniste* », un collectivisme anarchiste, un collectivisme socialiste (n'allons pas l'appeler marxiste). C'est toujours la même séquence qui donne lieu aux mêmes orientations dans les différents pays européens, puisque les questions sont les mêmes : la classe ouvrière doit-elle être autonome ? son action doit-elle être purement économique ? si non, selon quelles modalités doit-elle agir sur le plan politique ? Et c'est sur cette dernière interrogation que peut conceptuellement être fondé un parti socialiste.

L'AIT COMME HORIZON D'ATTENTE DU SOCIALISME INTERNATIONAL.

L'AIT a donc constitué un champ d'expériences essentiel pour le socialisme contemporain ; elle a également ouvert un horizon d'attente inédit, qui s'est construit au fur et à mesure des années, transformant la réunion professionnelle et solidaire de 1864 en aurore d'une humanité nouvelle. Dans les premières années, cette espérance n'est partagée que par des noyaux de convaincus. L'espérance est instillée par de larges discussions, elle est ravivée par les rencontres régulières des congrès, comme le raconte James Guillaume, au congrès de Genève en 1867 :



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

« Quelquefois, le soir, vers minuit, après avoir achevé de noircir mon papier, j'allais, la tête tout en feu, demander à mes voisins les Anglais un peu de distraction. Ils me recevaient avec un cordialité sans façon : Walton m'offrait un verre de vin, Lessner une chaise, et Eccarius interrompait sa correspondance du Times pour me développer la théorie de Marx. Heureux moment ! Je remplirais un volume de ce que j'ai appris en huit jours avec ces vieux champions du droit et de la justice. »¹¹

A quel moment cette espérance a-t-elle pu toucher des groupes plus vastes ? Probablement lors des luttes des années 1868-1869 qui suscitent les adhésions ; et très certainement par la Commune. Celle-ci, condamnée par les gouvernements avec l'AIT, permet d'associer l'internationalisme avec une expérience révolutionnaire concrète. Et de la même façon que la société socialiste doit advenir par le « grand soir », elle ne pourra être portée que par l'Internationale. Les années 1880 ont approfondi l'articulation entre révolution socialiste et internationalisme : résistants seuls à l'hostilité bourgeoise, préparant dans la fièvre le bouleversement par l'insurrection et l'attentat, les militants des Internationales établissent un lien très clair entre l'action révolutionnaire et l'entente internationale des prolétaires. De sorte que lorsque les organisations renforcées décident de relancer le projet de 1864, c'est le centenaire de la Révolution française qui est choisi comme date symbolique. Le 14 juillet 1889 à Paris, la Deuxième Internationale vient de naître. Devenue consubstantiellement révolutionnaire, l'internationalisme ne pouvait disparaître parce qu'il représentait l'espoir de toute une classe. Ni la dissolution du Conseil général en 1876, ni l'épuisement des fédérations antiautoritaires n'avaient signifié pour les contemporains l'extinction de l'internationalisme en soi. Dès que les organisations en trouvent la force, elles cherchent à reprendre la chaîne interrompue des congrès. Pour les contemporains, la rupture entre Première et Deuxième Internationale n'existe pas : il n'y a qu'une seule Internationale ouvrière, fondée le 28 septembre 1864, et renouvelée en 1889.

La date du 28 septembre 1864 devient de ce fait l'instant mythique de la fondation, à partir duquel les années se comptent *ad internationalem conditam*. Parce qu'elle relève de la geste fondatrice, son récit n'est jamais neutre et son histoire n'est jamais dénuée d'arrière-pensées politiques. Dès les années 1870, la fondation de l'AIT fait l'objet de discours antagonistes, les uns

11. James GUILLAUME, *L'Internationale. Documents et souvenirs*, Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 1905, p. 40.



Les 150 ans de
l'Internationale :
une autre
commémoration

pour dénoncer l'Internationale rouge¹², les autres pour glorifier l'émancipation des travailleurs¹³. Les années passent, les documents sont publiés, sources officielles comme écrits privés, mais le temps n'est pas encore venu d'une histoire scientifique de l'Internationale. Ces documents sont des monuments qui fixent dans le marbre les annales du mouvement ouvrier¹⁴, et servent une commémoration partisane. L'AIT devient un argument de légitimation pour affirmer une fidélité révolutionnaire. C'est précisément cette perspective qui a constitué le cœur de l'historiographie soviétique de l'Internationale¹⁵. Mais depuis la Seconde Guerre mondiale, des synthèses de référence ont vu le jour¹⁶, d'autres préoccupations, comme celles de l'histoire sociale, se sont affirmées¹⁷. 1964 a permis une commémoration plus scientifique, une lecture plus sereine du 28 septembre 1864¹⁸.

Au terme d'une longue construction intellectuelle et mémorielle, le 28 septembre 1864 est ainsi devenu l'origine mythique de l'internationalisme, associé à la révolution prolétarienne et à toutes ses représentations. Au travers de ce point chronologique se diffractent les dimensions matérielles et conceptuelles, donnant toute son actualité à la Première Internationale. Objet d'histoire autant que de polémiques, sa compréhension structure la lecture que fait chaque génération, chaque sensibilité, du socialisme et de son destin ; sa commémoration est une incitation, par la réflexion sur l'origine, de réfléchir sur l'avenir.

12. Ainsi Oscar TESTUT, *L'Association internationale des travailleurs, son origine, son but*, Lyon, 1871.

13. Ainsi Benoît MALON, *L'Internationale, son histoire et ses principes...* *op. cit.*

14. Par exemple Jean LONGUET, *Le mouvement socialiste international*, in *Encyclopédie socialiste syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, volume 5, Paris, Quillet, 1913. L'AIT n'est pas spécifiquement étudiée, mais l'internationalisme socialiste en découle. La version anti-autoritaire est donnée par James GUILLAUME, *L'Internationale. Documents et souvenirs*, Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 1905-1909, 4 volumes.

15. Ainsi David RIAZANOV, « Die Gründung der Ersten Internationale », *Die Kommunistische Internationale*, octobre 1919.

16. G. D. H. COLE, *A History of Socialist Thought*, London, Macmillan, 1953-1961, 7 volumes ; Julius BRAUNTHAL, *Geschichte der Internationale*, Hanovre, Verlag J. H. W. Dietz, 1961-1963, 2 volumes.

17. Georges HAUPT, *L'historien et le mouvement social*, Paris, La Découverte, 1980.

18. Voir le numéro spécial du *Mouvement social* consacré à la Première Internationale, n° 51, avril-juin 1965